



ENTHUSIASTE

CLAUDE - PIERRE VINCENT.

MANUSCRIT VERSION V.F.

Un soir d'Avril, en errance.

Après quelques indéterminations, après quelques longues hésitations, et une impatience parfois à peine réprimée, nous voilà enfin ensemble ce soir d'Avril, en errance, irrémédiablement ensemble.

Nous voilà ensemble, pour notre tout premier rendez-vous, et dans notre secrète et interminable attente, il a bien été question de nous y rendre, à défaut, pour l'instant, de nous rendre à l'étrange envoûtement qui déjà nous habite.

Nous marchons doucement, tendrement, main dans la main, le long du large fleuve dont les eaux profondes et noires s'étirent paresseusement, en errance amoureuse, d'un arbre à l'un, d'un réverbère à l'autre.

Notre progression hasardeuse s'étale lentement, insensiblement, peut-être pour mieux nous laisser prendre une nécessaire distance.

Peut-être pour mieux filtrer, peut-être pour tenter de clarifier ainsi cet étrange sentiment qui nous possède déjà, inévitablement, à corps défendant.

Nous interrogeons, une à une, dans un questionnement tout juste murmuré, les superbes demeures ventruées plantées là, tout au bord des rives tantôt très lisses, tantôt démesurément escarpées.

Elles s'érigent curieusement, pas tout à fait droites, pas tout à fait douces, dressées là au hasard des caprices de l'eau, comme autant de défis incongrus jamais complètement relevés.

Il nous vient à l'idée d'essayer, entre deux baisers furtifs, à peine esquissés, d'en décrypter silencieusement l'énigme pour mieux

questionner et apprendre notre déraison, pour mieux nourrir ainsi, doucement, « notre stupéfaction amoureuse ».

Bien sûr, cette dernière expression ne saurait véritablement convenir, car dans notre urgence sentimentale, même les mots nous deviennent absents, trop éberlués que nous sommes, pour être dans la tranquillité d'un autre choix.

Plus loin, de très vieux hôtels de maître bordent les larges quais de granits roses et gris, usés par le « clapot » incessant des péniches surchargées.

A la façon de curieux points d'interrogation en attente d'hypothétiques réponses, ils exhibent leurs plaques de cuivre trop lustrées, encastrées dans les façades ocrées de pierres vieilles d'anciennes histoires familiales.

De porches imposants en lourdes portes, parfois cochères, le doux désordre de notre itinéraire amoureux se ponctue de démarches balbutiantes, d'approches enjouées ou de détours ludiques pour en déchiffrer les sens rongés par le temps.

Sens incongrus, parfois fantasques, parfois cocasses, toujours inventés dont nous oublions définitivement l'interprétation extravagante l'instant d'après.

Il n'en demeure en fait que le souvenir de notre fugitive passion à les lire, puis à les questionner, à les imaginer, pour enfin les savourer afin de mieux les « désapprendre » ensuite et ne reste ainsi suspendu, que ce tendre sentiment qui entoure ensuite notre quête.

Peu à peu, toutes ces images s'esquivent, passagères, labiles, incertaines, dans le gris changeant d'un ciel qui s'empare de la rue où percent, dans un changement incessant de décors, quelques lumières blafardes.

Insidieusement le soir, tout en mélancolie, nous rattrape, peu à peu, comme pour mieux nous rappeler que le temps s'enroule, inexorable.

Comme pour mieux aussi nous signifier qu'il va nous falloir maintenant compter avec lui, sans cesse, au risque de nous y perdre et d'y perdre irrémédiablement nos propres repères.

Un soir d'Avril, à peine passé.

Nous voilà, blottis dans ce soir d'Avril, à peine passé, qui se répand lentement, entre nos retrouvailles feutrées et nos tendres « non-dits ».

Nous voilà si près l'un de l'autre, dans une proximité inquiète, à peine murmurée, à peine osée, destinée peut-être à nous faciliter une approche, à pas comptés.

Une approche, encore craintive, où notre désordre intérieur ne le dispute qu'à la violence du torrent d'une passion pas encore véritablement structurée.

Soudain fébrile, vaguement confus, je prends, à la hâte, une cigarette blonde dans le paquet, aux reflets marbrés, qu'elle me tend, tremblante, en tendresse tout juste affirmée.

Machinalement, mécaniquement, presque compulsivement, inscrite curieusement dans un rituel impénétrable, ma main, en l'effleurant à peine, s'incurve autour de la flamme bleue qui jaillit, vacillante, de son briquet de laque orangée.

Sans le moindre bruit, j'aspire longuement quelques bouffées dont l'âcreté me traverse délicieusement.

Peu à peu, en une protection dérisoire, la fumée nous entoure de spirales bleutées inégales.

Je m'attarde, quelques instants, au contact de sa main, et, dans un trouble indescriptible, je lui rends son paquet dont le froissement définitif masque mal un émoi, un affolement difficilement maîtrisé.

Elle esquisse un large sourire, et ses grands yeux, aux reflets imprécis, s'étonnent des ruelles étroites que pour l'instant nous souhaitons ne pas quitter.

Comme nous désirons ne pas quitter cette envie partagée de ne plus rien situer, de nous passer définitivement de tout repère.

Comme nous désirons aussi accepter que rien ne se répète, que notre mémoire, des sons, des odeurs, des gens, des lieux, défaille irrémédiablement, afin qu'il ne reste définitivement que nous, que cette relation toute en exigences encore retenues.

Nous jouons ainsi, spontanément, instinctivement, à perdre de vue le plus grand nombre possible de choses :

Nos mutilations d'enfants,

Nos urgences passées,

Nos dérives parfois incontrôlées,

Nos joies encore présentes.

Nos erreurs maintenant prescrites,

Nos bleus à l'âme désormais forclos,

Nos bonheurs en miettes,

Nos blessures anciennes encore présentes,

Et tous ces autres moments d'autrefois qui deviennent bientôt sans nom, sans destinataire, sans destinataire.

Maintenant, nous remontons doucement l'ancienne ruelle qui s'étire, incertaine.

Nous évitons soigneusement les trottoirs impraticables où une foule bigarrée se répand, en convulsions insolites, au gré, vraisemblablement des escales des rames du métro dont les vibrations amorties nous parviennent à peine.

Les bruits chaotiques de la ville, encore effervescente, accompagnent notre itinéraire amoureux inscrit en décalage total des rythmes de la rue.

Soudain alertée, par je ne sais quel signe mystérieux, elle regarde à la dérobée, sa montre finement ciselée d'or gris.

Puis, doucement elle se tourne vers moi, me presse tendrement la main et me dit, la voix voilée de regret : « Tu sais, il est l'heure !! ».

Il est l'heure, inexorablement l'heure, inéluctablement l'heure, implacablement l'heure ...

Je me risque, maladroit, à questionner l'autre côté du miroir de ses yeux immenses, lorsqu'un baiser « sucré – salé », posé tendrement sur mes lèvres, scelle le début d'une déjà trop longue parenthèse.

Et, comme sans défense, je reste suspendu à cet étrange amour, en attente feutrée, en désirs à peine domptés, en manque maintenant absolu

Un dernier jour de Juin au déclin flamboyant.

Comme elle le fait si bien, elle apparaît soudainement dans ce dernier jour de Juin, au déclin flamboyant.

Elle apparaît si merveilleusement rayonnante, très en beauté dans une robe légère qui accompagne tous ses mouvements, dans l'épaisse moiteur d'un été, juste esquissé.

La chaleur, à peine soutenable, nous entraîne naturellement, en quête d'une possible fraîcheur, sous les confortables arcades de briques rouges qui ourlent délicatement la petite place rectangulaire située au bout de l'avenue.

En son centre, entourée d'un petit parterre de fleurs multicolores, trône une lourde statue de bronze d'un cavalier superbement inconnu dont le glaive vengeur, tendu vers le ciel, semble un défi permanent à la temporalité qui l'entoure.

Nous ralentissons, peu à peu, notre progression pour mieux détailler les étals gravides des petites boutiques qui se répandent, lascives, sur les larges trottoirs aux pavés de couleurs changeantes.

Parfois, par jeu, parfois par superstition parfois aussi par rituel, je ne sais pas encore, nous arrêtons très solennellement, après quelques considérations animées, des choix que nous voulons définitifs, sur d'hypothétiques achats que nous ferons plus tard, lorsque nous serons enfin ensemble.

Arrivée à l'un des angles de la place, elle s'arrête brusquement, sous l'auvent coloré d'une petite librairie, devant le tourniquet de cartes postales bariolées.

Elle commente pêle-mêle, les gravures, tantôt légère, tantôt grave, au gré de l'humeur des clichés qui s'exhibent, entre portraits décalés et groupes improbables, entre paysages maritimes et couchers de soleil, entre humour et amour, entre souvenirs et oublis.

Puis, elle se tourne de trois-quart et me regarde soudain, en dérobade, les yeux entrouverts.

Je chavire déjà lorsque, doucement, comme pour apaiser l'émotion qui s'empare de moi, elle pose ses doigts sur ma joue d'un geste tout en tendresse.

Peut-être pour ne pas déraper, elle se retourne, curieuse, en décalage, vers l'immense devanture vitrée d'une grande confiserie, dont elle souligne l'aspect « très comme il faut » de la partie « salon de thé ».

Elle s'extasie devant les rayonnages ventrus et me précise qu'elle aime, que se trouvent, dans les pâtisseries, toutes sortes de gâteaux au chocolat sur les présentoirs pour allumer de bonheur le regard gourmand des enfants.

Puis, elle me dit que . . . mais déjà, je n'entend presque plus. . . je n'entend plus rien, sauf le long bercement chaloupé de sa voix, légèrement rauque, qui s'exhale en de longues volutes comme une étrange musique dont le tempo, peu à peu, prend possession de moi.

Sournoise, insidieuse et impérieuse, s'installe, peu à peu, l'envie qu'elle m'apprenne enfin à ne plus parler pour « mots - dire », à ne plus jamais résumer cette musique-là, pour ne pas l'aliéner, pour ne pas l'altérer, pour ne pas l'oublier, pour ne pas la perdre.

Plus un seul geste, plus une seule phrase, plus un seul mot, plus rien, afin que ne reste que le vide absolu.

Le vide abyssal afin de gommer complètement les sous-titres, pour tenter de retrouver une autre destination, un autre lieu, une autre mémoire.

Plus rien, qu'une représentation différente qui ne serait enfin le théâtre d'aucun recel.

Plus rien, qu'une autre mémoire pour mieux « évoquer », pour mieux « dessiner », pour mieux « redécouvrir » cette impalpable image qu'il nous reste encore à esquisser, qu'il nous reste encore à matérialiser.

Absolument plus rien, sauf peut-être s'aventurer encore avec mes doigts tremblants, aux gestes imprécis, pour rencontrer les boucles folles de ses longs cheveux dorés qu'elle humidifie soigneusement, chaque matin, dans l'espoir insensé de les discipliner.

Je la regarde longuement, émerveillé, avide, si follement belle, si désirable, si désirée, que déjà, entre inquiétude et bonheur, soudain fragilisé, je prends peur de cette incroyable demande inscrite dans le creux du miroir de ses yeux aux couleurs changeantes.

Je reste là, planté, haletant, avec une folle envie de la toucher encore qui s'insinue en moi.

Cette déraisonnable envie dont l'impossible traduction, en gestes trop gauches, trop étroits, trop maladroits, trop crispés, masque mal une hésitante fébrilité, une passion incontrôlable dont les désirs fous s'exhalent autour de nous, en une ultime protection.

« Amour, tu sais, lorsque nous sommes ensemble, il est toujours plus tard que nous l'imaginons et je dois absolument filer », me dit-elle en hâte soudaine, comme pour raccourcir irréparablement l'instant ultime de notre séparation.

Puis délicatement, tout en me parsemant le visage de petits baisers tout ronds, en fines bulles de champagne, elle poursuit :

« Tu sais, un jour, nous n'aurons plus à . . . ».

Le reste de la phrase se perd définitivement, irrémédiablement dilué dans les multiples bruits qui habitent la place en tentant vainement de la mettre en mouvement.

Plus rien ne s'impose désormais à moi que cette phrase, encore à décoder, en écho.

Plus rien que cette phrase qui raisonne comme une promesse, alors qu'elle disparaît au loin, engloutie par une bouche de métro, après un dernier signe de la main.

Un matin d'Août tout en promesse.

Nous voici à nouveau ensemble, heureux, légers, paisibles, sereins, dans ce matin d'Août, tout en promesses.

La rareté de nos petites escapades matinales nous comble toujours d'un indescriptible bonheur.

Manifestement heureuse, épanouie, joyeuse, presque volubile, elle m'inonde de mots qui se juxtaposent, en cascade.

Dans l'incapacité de ne pas y perdre l'essentiel, je ne sais qu'aimer me laisser bercer par tous ces mots, aux résonances si variées, qu'elle empile, imprécise, pêle-mêle, en un doux désordre, entre paroles et musiques.

J'aime aussi passionnément cette manière baroque « qu'elle a – de – dire – toutes - les – choses – de – la - vie » et, dont le son même qui s'exhale lentement transforme déjà le fait le plus anodin, l'anecdote la plus dérisoire, en une épopée chevaleresque ou en un conte merveilleux pour enfants trop sages.

Au-delà des phrases, elle peut aussi, je le sais bien, en toute innocence, n'énoncer simplement qu'un seul mot, banal, transparent, sans réelle intention.

Un unique vocable, un seul petit mot, intégralement dépossédé de son sens initial, dépouillé, simple, éthéré, léger, sibyllin, sans véritable destination, mais qui mobilise aussitôt, tyrannique, impérieux, exclusif, toute mon attention.

Sans défense aucune, me voilà condamné, stupéfait, ébahi, à voir en fulgurance, ce mot parcourir l'espace qui nous sépare, en le transcendant.

Ce parcours fugace pour mieux m'interpeller au point de me laisser crispé, tendu, anxieux, à vouloir absolument en décrypter un message latent qui n'est, peut-être, que tout simplement absent.

Bousculant mes éternelles, mes impossibles interrogations, le matin s'insinue, puis s'installe impertinent, au creux de notre décor à peine ébauché, le transforme au gré de ses humeurs et donne à voir :

« La ville qui s'établit enfin dans un fracas assourdissant tout au long des grandes artères et des ruelles déjà très encombrées,

Les immenses nuages gris pâle, presque transparents, aux formes indéfinies et changeantes qui parcourent lentement l'horizon,

Le soleil maintenant rougeoyant, encore en douceur, et dont les éphémères apparitions troublent et colorent la scène,

Nous, elle, belle, magique, divine et moi, fébrile, tremblant, chancelant, vacillant, tout en étourdissements.

Elle, Moi, Nous, le Soleil, les Nuages, la Ville,

Mes rêves les plus fous contre sa voix, ma bouche haletante contre ce chant bizarre, qu'elle laisse filtrer et qui s'étire, à peine audible ».

Notre progression chaotique nous dépose, en désordre, à la terrasse d'un estaminet improbable, en décalage, planté là comme une étrange invite, entre ombres et lumières.

Devant une boisson fraîche, aux couleurs savamment empilées, qu'elle savoure avec une véritable gourmandise, elle poursuit l'évocation de son enfance, juste ébauchée, qu'elle avait suspendue au détour d'un baiser.

Elle convoque ainsi, sans préséance, son enfance chahutée, parfois heureuse, souvent douloureuse, et son village niché au bord d'une immense forêt de pins, dans ce pays trop lointain qu'elle aime encore passionnément.

De ce pays situé aux antipodes, que je ne connais quasiment pas, faute de ne l'avoir traversé qu'une seule fois, enfant, lors d'un interminable périple familial.

Enfant, plus exactement encore petit garçon avec un peu de confiture de fraises sur les doigts et d'énormes bleus sur le cœur, un peu comme aujourd'hui près d'elle, où je ne peux que demeurer étranger à sa narration.

La tête soudain vide, de nouveau sans lieu, sans image, dépité d'être extérieur à cette histoire d'avant moi, dans laquelle je me trouve, bien sur, dans l'impossibilité de l'accompagner.

Perdu dans ce roman qu'elle murmure à peine, la voix soudain voilée, je tente vainement, avec quelques morceaux de récits égarés au creux de ma mémoire, de reconstituer cet étrange pays dont les contours se confondent parfois avec les courbes de son corps.

L'heure, car dans nos errements amoureux il est toujours désespérément l'heure, l'heure nous surprend, mélancoliques et son départ, tout en précipitations enchaînées, me laisse, comme chaque fois, irrémédiablement absent, vide, comme décomposé ...

Un soir de Septembre, dans le gris clair d'une fin d'après midi.

Après quelques recherches hésitantes, nous nous sommes enfin aperçus, au cœur de ce soir de Septembre, dans le gris clair d'une fin d'après midi d'automne.

Nous nous sommes retrouvés, en haut de cette large avenue rectiligne où frémissent, dans les contre-allées, des platanes sans âge, singulièrement sculptés au gré des ans et des lourdes tailles successives.

Leurs feuillées majestueuses, aux couleurs encore incertaines et changeantes, entre « été et automne », s'agitent tout doucement sous un vent tourbillonnant qui parfois, au passage, nous enveloppe d'une fraîcheur automnale.

Etroitement serrés l'un près de l'autre, tout à la fébrilité de notre dessein, nous égarons le « centre – ville », comme pour mieux nous y retrouver ultérieurement.

Stupéfaits, haletants, craintifs, anxieux mais émerveillés, curieux aussi, nous apprivoisons doucement, petit à petit, le moment à venir que nous n'osons évoquer encore que par métaphores, à travers d'étranges rituels.

Nous avançons lentement vers l'extrême nord-est de la cité, en une trajectoire imprécise, hésitants, désorientés.

Nous errons, approximatifs, un peu à la manière des acteurs de théâtre venant respirer les décors, avant la générale, dans l'impossible but d'exorciser leurs indescriptibles angoisses.

Nous apercevons parfois, derrière nous, dans notre déambulation, la ville bruyante, surréaliste, fragile, posée là par hasard, dans l'ombre diffuse d'une nuit qui s'annonce déjà, dressée derrière le rideau de nos souffles partagés.

Dans une singulière vision « kaléidoscopique », nous élargissons notre champ, perdant ainsi les alentours mal définis des quartiers séculaires et, ce regard nouveau nous introduit dans un vaste réseau de pertes à jamais indéfinies.

Ainsi, nous échappent absolument, dans notre maladroite tentative de distanciation :

« Les images colorées de l'avenue majestueuse qui s'étire au loin,

Les sons qui, peu à peu, s'assourdissent et n'accueillent plus que la brise incertaine dans le feuillage chaviré des vieux platanes,

Les senteurs humides du soir qui vagabondent, sournoisement, puis s'inscrivent le long des vieux murs de pierres flétries,

Les dernières convulsions arythmiques d'une circulation redevenue, somme toute, presque praticable. »

Puis, dans une urgence soudaine, brisant le décor installé, nous nous dirigeons vers ce vieil hôtel, où nous avons retenu une chambre.

Juste une chambre pour enfin accomplir ce que nous avons nommé bizarrement « le premier épilogue » de notre amour.

Une chambre comme lieu étrange, encore inconnu, encore inquiétant, encore inexploré, en inexorable destination de quelque chose qui nous échappe.

Une simple chambre comme lieu où nous allons nous mettre, malgré nous, à l'épreuve de notre amour, à l'épreuve de nos désirs, à l'épreuve de notre passion, à l'épreuve de nos sens.

Nous cherchons, en vain, à gommer, avec une obstination malhabile, nos gestes d'impatience afin de contenir ce sentiment fou qui nous submerge.

Mais les mots absents, déficients, défailants, en totale impuissance, nous manquent terriblement pour enfin tenter de dire, pour enfin tenter de se représenter, pour enfin tenter de faire, pour enfin, peut-être, tenter de conjurer.

Devenus prisonniers de cette impossibilité d'expression, nous jetons au loin le troc des habituelles argumentations et, nos regards tentent de s'abreuver d'un visible qui ne nous dit maintenant plus rien.

Puis nous entrons lentement, précautionneusement, un peu comme par effraction, dans le hall baroque de l'hôtel où s'exhale, tenace, une odeur de cire vieillie.

Nous avançons, hésitants, à pas comptés, vers la réception, au comptoir de marqueterie ancienne, et là, brutalement, tout s'accélère :

« Le réceptionniste trop anonyme qui nous tend la lourde clé de la chambre, un sourire planté là, au coin de ses lèvres,

Le vieil ascenseur de fer forgé, désuet, poussif, à claire-voie, qui tarde à nous embarquer,

Le large palier du deuxième étage, de parquet vitrifié, qui enfin nous accueille.

La clé rebelle qui refuse obstinément d'ouvrir,

La porte de bois peint qui cède enfin, en protestant, sous notre fébrile insistance,

La chambre bleue qui nous accueille et dont la banalité absolue ne nous effleure même pas,

Le large lit entrouvert, posé au cœur de la pièce, comme une invite qui refuse définitivement de se voiler,

Nos regards médusés, éberlués, stupéfaits, agrandis qui osent à peine se croiser,

Nos mots qui, de nouveau, s'abstiennent et se refusent à toute expression.

Nos mains tremblantes qui se rejoignent, incertaines, maladroitement, en une impossible prière. »

Puis elle me regarde tendrement et définitivement, irrémédiablement, tout bascule :

« Nos vêtements, devenus soudain trop lourds, enlevés à la hâte de notre folle passion et jetés pêle-mêle sur le parquet,

Le sol qui tanguet et qui, soudain, se dérobe et nous rapproche,

Nos deux corps mêlés qui chutent, en urgence, sur le lit qui gémit étrangement,

Sa peau laiteuse qui palpète sous le flot tumultueux de mes caresses, dont la destination, peu à peu, se précise,

Nos baisers, en confusion, en folle dispersion, qui n'en finissent pas,

Nos fougueuses étreintes, en désordre, déraisonnables, insensées, égarées, éperdues,

Ce désir fou d'aller jusqu'au bout de notre dérive amoureuse pour que rien ne dissocie, pour oublier nos limites, pour ne plus savoir où s'arrête mon corps et où commence le sien,

Le curieux mélange de nos odeurs qui nous enveloppent délicatement,

Nos respirations arythmiques qui s'accélèrent, qui se précipitent, puis qui dérapent absolument,

Ses gestes heurtés, saccadés, chaotiques, soudain convulsifs, en totale confusion,

Ses étranges feulements rauques, de bête chimérique, dans l'explosion de sa jouissance,

Et enfin, nos corps brisés qui s'abattent définitivement vaincus, anéantis, inertes, en stupéfaction. »

Nous restons ainsi de longs moments, sans bouger, dans l'impensable dessein de fixer définitivement l'instant.

Elle effleure tendrement ma main, et explore, incertaine, imprécise, hésitante mon corps devenu trop lourd sous l'étreinte.

Puis elle me murmure, le souffle encore désordonné, « je t'aime follement, j'aime aussi cette idée de t'aimer et j'aime passionnément faire l'amour avec toi ».

Comme rassurée par ce tendre aveu, elle ferme les yeux, se love tendrement au creux de mon épaule et parle de ce temps qu'il nous faudra bien un jour définitivement suspendre.

Au loin, le son grave du bourdon d'une église voisine s'égrène, sans aucune concession, et nous arrache implacablement à notre anéantissement.

Doucement, elle bouge un peu, lascive, elle s'ébroue en gestes mesurés, puis elle se lève, nue, splendide, presque impudique.

Puis, retrouvant ses vêtements un à un, elle se dirige, à regret, après un dernier regard tout en tendresse, vers la salle de bains.

A son retour, nous nous habillons lentement, dans un épais silence qu'aucun mot ne saurait meubler, et, graves, presque solennels, nous quittons « notre » chambre.

Après avoir payé, silencieux, le prix de notre étrange rencontre, de notre tendre parenthèse, nous nous retrouvons dehors, surpris, abasourdis, fascinés, encore éberlués.

Puis, sans bruit, nous marchons, main dans la main, incertains, au hasard des petites rues qui nous croisent, la mémoire défaite.

Je l'accompagne, malgré moi, malgré nous, à la station de métro la plus proche, et nous nous quittons tendrement, dans la gravité de ce pacte nouveau, tout juste ébauché, tout juste scellé.

Une fin d'après-midi d'un mois de Novembre, en froidures esquissées.

Nous voilà enfin ensemble, par cette fin d'après-midi d'un mois de Novembre, en froidures esquissées.

En avance, poussés par notre commune impatience, nous nous sommes tendrement « interceptés » dans l'entrée de lambris vernissés de cet hôtel insolite, au décorum d'un autre âge dont nous avons déjà du mal à situer l'époque lors de notre toute première dérive amoureuse.

Le réceptionniste de service, lui aussi manifestement, d'une autre époque, nous tend les clés mollement, en esquissant un long bâillement où l'ennui, le plus profond, ne semble le disputer qu'à une farouche résignation.

Nous avançons, précautionneux, absorbés par notre progression, à pas qui ne se veulent pour l'instant encore que comptés, vers l'extrémité du hall d'entrée, en ignorant le vieil ascenseur à claire-voie.

Lentement, nous nous rendons vers « notre chambre », au troisième étage, en prenant l'escalier aux marches trop étroites, comme pour mieux mesurer la distance qui encore nous en sépare.

Arrivés sur le large palier de parquet vitrifié, un sentiment indéfinissable nous habite, une émotion nous submerge, un affolement nous arrête, stupéfiés, comme pétrifiés.

Après un regard appuyé, que nous voulons rassurant, nous investissons « notre chambre » sans un mot, même ébauché, comme si, brutalement tout le reste se trouvait défaillant, comme totalement gommé, comme manifestement dénié, comme irrémédiablement absent.

Et, il n'existe maintenant plus rien dans le décor désuet de ce lieu, absolument plus rien, qu'elle et moi, que nous, que nous et nos étranges rites amoureux.

« Plus rien que nos regards, en fuite, qui parfois s'entrecroisent, pesants, trop lourds, définitivement lestés de promesses à peine contenues.

Plus rien que nos seuls regards, qui, se dérobent et qui à d'autres moments, se posent furtivement sur un objet ou sur un meuble.

Plus rien que nos deux seuls regards, que nos deux seuls regards inquiets qui cherchent, compulsivement, à apprivoiser l'espace.

Plus rien d'autre que nos seuls regards qui recommencent le balayage hésitant de cette pièce sans âme, flanquée de rideaux écrus et de lourdes tentures d'un rose bien trop pâle qui accuse implacablement les ans.

Plus rien d'autre que nos seuls regards qui, peu à peu, dérapent et s'égarent.

Plus rien d'autre enfin que nos seuls regards qu'accompagnent des gestes morcelés, imprécis, inconsistants, saccadés, encore transparents. »

Tout devient subitement évanescent, comme soufflé, comme si s'effectuait ainsi, lentement, une implacable remise à zéro de cette histoire que nous cherchons encore à écrire, entre passion et déraison, entre fusion et déréel.

Bien sûr, il y a là, tangibles, comme pour nous apaiser :

« Quatre grands murs couverts de papiers muraux de couleurs instables et au goût pour le moins discutable,

Un lit immense, très kitch, très à l'ancienne, recouvert d'un édredon de « patchwork » que décoorent des draps liberty.

Deux lourds fauteuils en vis-à-vis, de style Louis Quinze, aux tapisseries délavées,

Un petit guéridon empire, à l'équilibre irrémédiablement compromis,

Mais aussi, bien d'autres objets anonymes, sans âme, que nous pourrions convoquer à notre gré pour en faire encore, sans trop de peine, l'interpellation. »

Mais tout cela représente si peu de chose, presque rien, au regard de ce curieux sentiment d'incomplétude qui plane autour de nous et qui engendre comme une impossibilité d'en faire une véritable déposition.

Evidemment, je pourrais, peut-être, avec quelques efforts, arguer de la parcimonie de cette réalité qui nous entoure et dont nous nous trouvons manifestement comme étrangers.

Je pourrais aussi, en m'appliquant, avec obstination, dans un dernier effort, tenter de m'accrocher désespérément au moindre détail pour tenir encore, pour surtout, ne pas basculer tout de suite, en observant, obsessionnel :

La chambre et elle, seule, au milieu, qui écrase en tremblant le long mégot de sa cigarette blonde.

L'autre petit guéridon de chêne, orné de fine marqueterie, à l'équilibre tout aussi douteux que le premier.

Le lustre baroque, de verre dépoli, assorti à l'unique applique rose qui diffuse un éclairage de clair obscur.

Et aussi, le lourd battant de fenêtre qu'elle ouvre lentement pour aérer un peu la pièce. »

Je la regarde, ravi et il me vient à l'idée que j'aime cette façon légère, aérienne, dont elle sait, en douceur, remplir l'espace pour en prendre, peu à peu, définitivement possession.

Il me vient à l'idée que j'aime aussi la voir accomplir tous ces gestes simples, sans véritable destination, sans histoire, sans rature, dans l'immédiateté du moment qui passe.

Lentement, à pleins poumons, je respire la fraîcheur humide de l'air qui, en spirales, investit la pièce dans ses moindres recoins et je m'étire doucement, sommairement étendu sur le lit.

Après un dernier regard sur la rue qui s'anime des mille odeurs du soir qui s'installent, peu à peu, elle ferme précautionneusement la fenêtre.

Déroulant un cérémonial, aux étranges préséances et dont le sens m'échappe encore, elle vient, en diagonale, vers le lit.

Puis, elle s'allonge lentement près de moi, attend quelques instants en silence et me presse tendrement la main.

Enfin, elle prend brutalement possession de mes lèvres, et ardemment, presque violemment, elle m'entraîne dans son indescriptible odyssée.

Et, comme un recommencement chaque fois différent, les mots deviennent soudain sans consistance, le sol nous trahit, nous perdons nos derniers repères, nous rompons tous nos équilibres et en vrac, se succèdent :

« Nos vêtements, à peine défaits, qui sombrent, définitivement emmêlés, sur le parquet de chêne en une succession de bruits feutrés,

Sa peau laiteuse qui palpite étrangement sous l'emprise de son désir,

Nos deux corps empilés, encore tremblants, encore chancelants qui maintenant s'enchevêtrent,

Nos folles caresses, en indicible passion, qui précisent enfin leurs destinations les plus intimes,

Nos respirations heurtées, saccadées, qui se désordonnent à l'unisson,

Nos cœurs, en dérive complète, dont les soubresauts chaotiques nous échappent,

Sa voix, dont elle semble perdre irrémédiablement le contrôle, et qui brusquement devient plus rauque,

Nos derniers spasmes devenus subitement, complètement incontrôlables, qui nous transpercent,

Et nos eaux, en fulgurance, qui nous submergent et se mélangent en une ultime communion ».

Merveilleusement brisés, délicieusement heureux, nous nous laissons choir, pêle-mêle, au creux de l'immense édredon de patchwork.

Je perçois son corps moite, encore vibrant des plaisirs traversés, et ses longs soupirs de bonheur repu qui traversent la pièce.

Sa voix émerge, se fait féline et soudain plus grave lorsqu'elle évoque cette curieuse impression d'être « clouée comme un papillon » lorsque nous faisons l'amour ensemble.

Je l'écoute en résonance, je m'étire lentement, je suis irrémédiablement bien, et je sens déjà la fatigue qui, peu à peu, se répand en nous.

Nous nous endormons, comblés de bonheur, l'un avec l'autre, en compagnie de cette nuit épaisse qui s'installe définitivement sur la ville, apaisés, heureux, enfin sereins, entre parenthèses.

Un après-midi de Décembre sous un soleil de marbre.

Nous nous sommes étonnés, en un après midi de Décembre, au hasard d'une ruelle pavée en maraude, toute juste protégée d'un soleil de marbre aux couleurs manifestement en décadence, à l'étal d'une petite boutique de vêtements dont elle apprécie beaucoup, me dit-elle, la qualité et l'élégance.

De cette échoppe étroite, tout en longueur, où elle projetait parfois de faire quelques achats dont elle avait, afin d'être plus disponible pour nous deux, sans cesse repoussé le moment.

Notre étonnement passé et quelques tendres baisers plus loin, nous décidons de prendre le temps de nous offrir une petite parenthèse.

Nous choisissons spontanément, instinctivement, d'aller vers ce tout petit café, spectateur involontaire mais complice de certaines de nos récentes escapades.

Nous marchons légèrement, main dans la main, cœur contre cœur, amour contre amour, tendrement enlacés, comme une provocation, comme un défi aux regards interrogateurs, parfois médusés, de certains passants qui déambulent.

A l'extrémité de la longue ruelle, accablée par les grandes demeures ventrues qui la bordent, nous pénétrons, légers, heureux, dans la petite salle qu'écrasent, imposantes, deux énormes poutres de chêne verni.

Résolus, fermement décidés, nous investissons, sans ménagement, une lourde table de chêne sculptée, située loin du bar, en bordure d'une petite fenêtre, de bois peint, parée de minuscules rideaux de vichy rouge.

Tout en commandant son thé, qu'elle souhaite brûlant avec un soupçon de lait tiède, elle se lève doucement et ouvre, en un large

mouvement lascif, sous le regard chaviré du jeune serveur, un des battants de la fenêtre.

Nous pourrons ainsi, m'assure-t-elle, mieux profiter du pâle soleil hivernal aux derniers rayons incertains.

Entre inexprimable fierté et folle inquiétude, entre amour et questionnements, j'aime, j'adore, malgré tout, cette manière flamboyante dont elle allume de désirs, les plus déraisonnables, les yeux des hommes qui la croisent.

En une volte-face, peut-être calculée, elle revient, à nouveau, vers la fenêtre dont elle entrouvre à présent, à gestes circonspects, l'autre battant.

L'ouverture de celui-ci, situé à droite et dont l'extrémité inférieure touche un des coins de notre table, laisse pénétrer, instantanément, en une diagonale heurtée et aléatoire, une luminosité livide, juste ébauchée.

Elle hésite soudain, se pose sur la chaise en face de moi et fouille, incertaine, dans les poches de sa veste, puis dans son sac à main de cuir teinté dont elle vide, dans un second temps, en une succession de bruits emmêlés, le contenu hétéroclite sur la table.

Elle cherche apparemment quelque chose, comme un message, comme un signe, comme un indice, qu'elle n'a pas encore, me semble-t-il, véritablement défini.

Sa quête restée manifestement vaine, elle paraît se raviser et finalement, encore en recherche, interrogative, elle ne regarde plus maintenant que la table où sont éparpillés, en une étrange composition surréaliste :

« Quelques vieux billets de banque froissés, dorénavant en quête d'utilisation,

Une grande carte postale, qui reste à écrire, d'un sempiternel et banal coucher de soleil, en mal de « destinataire » et en absence de destinataire,

Trois livres de poche, d'auteurs superbement inconnus, que nous avons achetés ensemble, simplement attirés par leurs titres évocateurs dont la résonance avec notre propre histoire nous avait intrigués,

Deux tickets d'autobus que nous avons acquittés ensemble, un jour de pluie, pour mettre notre amour à l'abri et que, probablement, nous n'utiliserons jamais,

Un joli porte-clé patiné d'or gris en deuil de clé, dont elle m'assure, pleine de certitude, un sourire aux lèvres, qu'il lui porte toujours bonheur,

Un vieux « stylo – plume » bleu dont la peinture écaillée et la forme désuète atteste du temps qui, inéluctablement, se déroule,

Un superbe briquet en or gris, paré de laque chinoise de couleur « vert – bronze », que lui avait offert son père pour un de ses anniversaires, lorsqu'elle était encore étudiante,

Son éternel paquet de cigarettes blondes, largement entamé, froissé et parsemé de minuscules dessins nerveux, aux formes anguleuses,

Et, quelques prospectus, pliés mais irrémédiablement froissés, des curiosités à visiter, que nous nous sommes procurés au syndicat d'initiative le mois dernier, destinés à faciliter nos escapades amoureuses au cœur de la vieille ville.

Contemplative, songeuse, pensive, absorbée, en questionnement, elle caresse longuement le papier glacé des dépliants touristiques.

Peut-être au bout de son étrange méditation, elle les repose sur la table en y ajoutant, inventaire à la « PREVERT », les objets nichés au creux des grandes poches de sa veste de cuir noir.

Puis, le visage maintenant grave, préoccupée, soucieuse, en vague à l'âme, elle parcourt, d'un large regard circulaire, tous ces objets, posés là, en vrac.

Elle ne dit plus rien et je m'imprègne de ses silences pour en tenter l'impossible déchiffrement.

Mais, malgré mes efforts, ne continuent à n'être « résumables », en absence de sens, que ces gestes dérisoires, sans véritable contenu, déposés là, blancs, soudain indispensables, presque intransigeants.

Un peu perturbés, en douce nostalgie, en tendre mélancolie, comme si nous avions des milliers de bonheurs de retard, nous nous serrons un peu plus, un peu plus fort, pour conjurer le temps qui s'étire inéluctablement.

Mais, il s'impose brutalement, au détour d'un regard sur la pendule du comptoir, qu'il est déjà temps de nous quitter.

Elle rassemble, rapidement, sans véritable préséance, tous ces objets épars qu'elle enfouit, pêle-mêle, dans son grand sac de cuir jaune.

Puis se succèdent :

« Quelques longs baisers fougueux qui s'éternisent,

Une note de bar dépêchée et réglée, en hâte, au garçon qui attend ostensiblement son pourboire,

La ville, sur ses gardes, aux aguets, qui brusquement nous assaille, et nous reprend

Puis, sa longue silhouette fluide qui s'évanouit là-bas, à l'extrémité de la vieille ruelle aux pavés, de grès, définitivement inégaux. »

Une soirée d'un mois de Janvier implacablement en berne.

Nous nous sommes retrouvés, en urgence, avant son inévitable retour précipité en province.

De ce haïssable retour exigé impérieusement par de graves problèmes familiaux, qu'elle ne souhaite surtout pas évoquer maintenant.

De cet effroyable retour dont nous feignons de penser que la durée ne semble pas encore véritablement déterminée.

De cet épouvantable retour qui nous rassemble, en hâte, précipitamment, tendrement, au cœur de cette soirée d'un mois de Janvier implacablement en berne.

Et, en une inéluctable compulsion de répétition, nous voilà ensemble, toujours pris par notre folle nécessité, par notre impérieuse urgence, au seuil de « notre refuge ».

Nous voilà ensemble avec le dessein de nous inscrire, à nouveau, dans ce rituel amoureux qui nous devient maintenant presque machinal, presque coutumier.

Et, comme dans un film d'amour de série B, passé en accéléré, se succèdent un à un, en un mouvement de crescendo :

« Le grand hall livide de cet hôtel, sans âge, dont l'accueil, apathique, indolent, impersonnel, presque feutré, nous semble désormais presque familier.

Le jeune réceptionniste eurasien, au sourire pincé, indéchiffrable, mais qui semble entendu, nous tend la clé, flanquée d'un lourd porte-clé de bronze, « de notre chambre, celle qui donne sur la cour ».

Le très vieil ascenseur, de fer forgé qui nous emporte trop lentement, dans une dernière plainte.

La porte de la chambre, de bois massif, qui s'ouvre péniblement et se referme lentement, en protestant sous la poussée de notre hâte, trop difficilement maîtrisée.

Nos phrases trop brèves, trop succinctes, trop lapidaires, juste esquissées, juste murmurées, en dérapage.

Nos phrases, trop dépouillées, trop courtes, qui échouent, affligeantes, pitoyables, lamentables dans leurs destinations.

Nos mains tremblantes, crispées, nerveuses, tendues, comme ensorcelées, comme pour une incantation, comme pour une prière.

Nos mains fébriles qui cherchent éperdument à se rejoindre, à se nouer, à se confondre, effrayées, affolées.

Son souffle, devenu court, devenu arythmique qui soudain s'accélère.

Son souffle ardent, presque brûlant, qui effleure délicatement ma nuque.

Son souffle, devenu rauque, en désordre, qui se plaque soudain contre le mien.

Nos vêtements, enlevés trop précipitamment, presque arrachés, qui tombent avec un bruit mat,

sur le parquet, pêle-mêle, sous le poids de notre passion désormais incontrôlable.

La pièce qui soudain tangue, qui se rétracte, dérive et abandonne totalement ses derniers repères pour nous aider, peut-être, à mieux retrouver les nôtres.

Elle, en invraisemblable demande, nue, offerte, ouverte, ployant sous le poids d'un insoutenable désir, près de moi, comme unique amarre, près de moi comme dernière errance.

Et nos deux corps enchevêtrés, tendus, soudain moites, en débâcle, qui se télescopent dans d'ultimes convulsions, qui se heurtent presque désespérés.

Puis, elle, moi, nous, notre amour, sur le lit devenu trop grand, désorientés, déroutés, écrasés, meurtris, brisés, le souffle fragmenté, au fond des draps défaits, encore emmêlés, en récupération ».

Haletant, en recouvrement, la mémoire confuse, comme absente, je cherche, peu à peu, à me rassembler.

Comme à chaque fois, après l'amour, je tente laborieusement de m'insérer, à nouveau, dans le réel.

Comme à chaque fois, après l'amour, je tente d'être à l'écoute de l'ordinaire, du banal, de l'anecdotique, de l'inessentiel, du quotidien.

Et, sous mes efforts obstinés, en désordre, les images, les sons, arrivent, peu à peu :

« Dehors, seuls émergent les bruits en berne de la haute ville qui, imperceptiblement, dérive de plus

en plus, sous le poids d'une nuit trop sombre qui raccourcit l'espace.

Le fleuve aussi, en errance, en incroyable divagation, qui la traverse lentement doit être assurément très sombre.

Me reviennent aussi à la mémoire ses eaux noires, épaisses, visqueuses, plus pesantes que jamais,

Me reviennent aussi ses péniches ventrues, qui tendent les amarres, peu nombreuses, immobilisées dans la nuit dans l'attente d'une improbable destination ».

Comme pour rompre le lourd silence qui compresse déjà l'espace, elle se lève doucement, légère, aérienne, divinement fastueuse, fantastiquement somptueuse, merveilleusement belle, superbe de toute sa nudité.

D'abord désorientée, hésitante, comme embarrassée, manifestement perturbée, elle se décide enfin à simplement repousser l'un sur l'autre, les deux lourds battants de la fenêtre, sans pour autant la fermer totalement.

Puis, elle me rejoint pour se lover, près de moi, au fond des draps de lin imprimés, meurtris par notre passion, stigmatisée par nos étreintes.

Elle me regarde tendrement, les yeux presque voilés, et me murmure, après un dernier baiser, qu'il est grand temps, pour nous, de dormir.

Puis, elle disparaît totalement sous les lourdes couvertures, de laine feutrée, qu'elle rabat nonchalamment sur elle.

La voilà, à nouveau blottie si près de moi, qui imprime progressivement son corps languissant, lesté, comme écrasé par l'amour, sur le mien.

Presque rassurés, presque apaisés, presque sereins, nous tentons ensemble, avec une certaine application, de replier encore notre souffle pour encore mieux intensifier l'instant.

Elle me dit, enfin, à mots tout juste audibles, à phrases à peine perceptibles, un dernier flot d'intimes tendresses qui échoue au creux de mon oreille.

Puis, comme une enfant surprise le doigt dans un pot de confiture posé sur l'étagère, elle laisse échapper un dernier rire décalé de petite fille espiègle, qui nous exalte au même moment.

Mais nous sentons bien, sans aucune ambiguïté, que ce rire inconvenant, presque inopportun, se trouve là, comme un ultime hoquet d'ivresse, pour mieux masquer l'instant, pour mieux farder le réel, peut-être pour mieux contourner nos larmes.

Dormir, dormir comme une obsession, il nous faut absolument dormir, et pour y parvenir, il nous faut esquiver aussi, impérativement, l'obstacle infranchissable de l'étrange confession de son inconcevable départ, qu'elle n'est, me semble-t-il, pas encore parvenue à faire.

Dormir, dormir, dormir et le sommeil enfin, en embuscade, nous emporte brusquement ensemble pour un autre voyage, pour une autre destination.

Au cœur de cette matinée de Janvier que nous n'arrivons décidément pas à retenir.

Nous sommes maintenant, au cœur de cette matinée de Janvier que nous n'arrivons décidément pas à retenir malgré nos efforts répétés.

Déchirant l'épaisseur du silence de la chambre, la voilà, la voilà enfin, enfin revenue de la salle de bains, comme égarée, presque trop fardée, le charme comme trop souligné, la beauté en rupture violente avec le lieu, peut-être pour mieux tromper le moment qui s'avance, inexorable.

Apparemment calme, apparemment paisible, elle s'approche tout près de moi, se presse encore un peu plus, incline doucement sa tête sur mon épaule et ensemble, nous restons, là, rivés à la fenêtre comme des abeilles sur une vitre.

Muets, nous regardons dehors, la ruelle où s'agite maintenant, visqueuse, gluante, une foule épaisse, dense, compacte qui ondule très lentement, arythmique.

En face de nous, un vieux bâtiment du dix-neuvième siècle, de briques rouges flammées, déploie sa large façade sur tout un côté du pâté d'immeubles.

Lors de notre toute première fugue dans ce vieil hôtel, nous pensions qu'il s'agissait d'un centre de protection maternelle infantile pour les tous jeunes enfants.

C'est, en réalité, une école maternelle et nous avons beaucoup ri, de notre incroyable méprise, la première fois que nous avons découvert notre erreur.

De notre fenêtre, nous en voyons la petite cour intérieure où s'ébat bruyamment, en un charmant désordre, une nuée colorée de bambins.

Lentement, entre nostalgie et mélancolie, un trouble accroché à la voix, elle me parle des enfants, de son amour fou pour les enfants, de sa passion pour les grandes familles et de ces enfants qu'elle aurait tant aimé avoir avec moi.

Perdu, dépossédé de mes derniers souvenirs, la mémoire en désordre, je me trouve en incapacité de lui répondre, et je la serre, je la serre encore, maladroitement, juste un peu plus fort, juste un peu plus près.

Puis, soudain, comme pour effacer l'instant qui écrase brutalement l'espace, elle s'agite, marche de long en large, me regarde à la dérobée et décide, de se laver les cheveux qu'elle ne maîtrise plus, dit-elle, avant de sortir.

Joignant le geste à la parole, elle disparaît à nouveau dans la salle de bains, en refermant sur elle, avec le verrou, la porte de vitre opaque, en une ultime et dérisoire protection.

Pendant que, curieusement, elle s'enferme ainsi, en un curieux tête à tête avec son propre reflet, je m'étends sur le lit, désenchanté, désappointé, désabusé.

Pour meubler le vide abyssal qui s'installe, pour tromper une attente trop lourde qui se densifie, je saisis, dans le tiroir de la table de nuit, mon petit carnet de notes, à couverture de cuir bleu - marine, et le petit stylo plume, de laque chinoise, qu'elle m'a offert récemment.

Je mentionne, incertain, à l'encre noire quelques impressions confuses, quelques sentiments anodins, quelques fragments de phrases, quelques pauvres détails dont l'indicible banalité m'échappe totalement.

Disons plutôt que je tente de me livrer, gauchement, simplement, naïvement, ingénument, à un impossible exercice d'écriture matinale.

Mais, je me trouve décidément en insuffisance totale de rassembler ma mémoire, et j'accumule, j'entasse en pleine confusion, de petites phrases neutres, insignifiantes, anodines, stériles :

« Sur l'ensemble de tweed, aux couleurs automnales, qu'elle souhaite porter aujourd'hui, pour la première fois.

Sur ce long châle ocré, de soie brodée, qu'elle laisse parfois tomber délicatement sur ses épaules.

Sur l'harmonie désordonnée de la chambre, trop grande, où s'étalent, pêle-mêle, de curieux bibelots de cuivre patiné et des pots d'étain vieilli.

Sur le grand tapis rectangulaire, dont les couleurs fades, délavées, cherchent désespérément à être persanes.

Sur l'exhibitionnisme du guéridon de marqueterie fine, qui s'étale, sans scrupule, au centre de la chambre.

Sur l'ensemble des bruits assourdis des départs précipités qui se répandent tout au long du couloir central de notre étage, en rythmes décalés.

Sur le grand miroir biseauté, aux reflets incertains, qui accroche, en trompe-l'œil, les » .

Je me rends parfaitement compte de la pauvreté de mes impossibles constats, de l'indigence de mes descriptions, lorsqu'elle me rejoint sur le lit qui semble protester.

Et, se répandent, intempestives, presque inconvenantes, les senteurs aux arômes enlacés, de son parfum et de l'odeur du shampooing qu'elle garde encore sur les doigts.

Elle s'allonge près de moi, s'incruste tout au long de mon corps, et nous restons là, sans bouger, comme pour mieux éviter que le temps, encore, nous abîme, mais pressentant quand même que nous n'en sortirons pas indemnes.